

SAN MICHELE

Du même auteur

Brooklyn : sketches
poésie
Maelström / City Lights, 2005

Jubilate! Poèmes pour soprano
poésie
Éditions de La Différence, 2010

Prises d'élán
poésie
Obsidiane, 2011

Le Rire des belettes
poésie
Naïve, 2012

Fiction & Cie



Thierry Clermont
SAN MICHELE

récit

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Citations :

© Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 1985, *Le Gravier des vies perdues* de Dominique de Roux. – © Perrin, 2012 *Ma vie* de Richard Wagner, traduit de l'allemand par Noémi Valentin et Albert Schenk (1911), révisé par Dorian Astor. – © Éditions Grasset & Fasquelle, 2013, *Métronome vénitien* de Samuel Brussell. – © Éditions de La Table Ronde, 2013, *Séraphin, c'est la fin!* de Gabriel Matzneff. – © Éditions de l'Archipel, 2007, *La Cité des anges déchus* de John Berendt, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Brévignon. – © Éditions de La Différence, 1985, *Heures italiennes* de Henry James, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Pavans. – © Flammarion, 1986, *Les Cantos* de Ezra Pound, traduits de l'anglais (États-Unis) par Jacques Darras, Yves di Manno, Philippe Mikriamos et Denis Roche. – © Éditions des Syrtes, 2000, *Le Feu* de Gabriele D'Annunzio, traduit de l'italien par Georges Hérelle. – © ACTES SUD, 2001, *Vertiges* de W.G. Sebald, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau. – © Éditions du Cerf, 2009, *Écrits d'amour* de Cécile Sauvage. – © Éditions Gallimard, 1929, *La Grande Gaité* de Louis Aragon. – © Éditions Gallimard, 1956, *Le Roman inachevé* de Louis Aragon. – © Éditions Gallimard, 2002, *La Défense de l'infini* de Louis Aragon. – © Éditions Gallimard, 1992, *Acqua alta* de Joseph Brodsky, traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Coeuré et Véronique Schiltz. – © Éditions Gallimard, 1993, *Vertumne* de Joseph Brodsky, traduit du russe par Hélène Henry, André Markowicz et Véronique Schiltz. – © Éditions Gallimard, 2001, *La Barbarie ordinaire* de Jean Clair. – © Éditions Gallimard, 2007, *Lait noir de l'aube* de Jean Clair. – © Éditions Gallimard, 1956, *Le Passé défini* de Jean Cocteau. – © Éditions Gallimard, 1991, *La Reine Albemarle ou le dernier touriste* de Jean-Paul Sartre. – © Éditions Gallimard, 2013, *Correspondance* de Franz Liszt et Richard Wagner, dans la traduction de Jacques Lacant et Léopold Schmidt, revue par Danielle Buschinger. – © Éditions Gallimard, 1956, *Carnet vénitien* de Liliana Magrini. – © Éditions Gallimard, 1985, *Poèmes*, suivi de *Hommage à Sextus Propertius* d'Ezra Pound, traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Pinson, Ghislain Sartoris et Alain Sued. – © Éditions Contrechamps, 2007, *Écrits* de Luigi Nono, traduit de l'italien et de l'allemand par Laurent Feneyrou.

ISBN 978-2-02-121221-1

Photographie page 15 : Manzoni Giacomo, Tombe d'Igor Stravinsky

© Adagp, Paris, 2014

© Thierry Clermont, 2011-2014, pour les photographies

© Éditions du Seuil, octobre 2014

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Aux mânes de Venise

J'ai pris Venise autrement que mes devanciers ;
j'ai cherché des choses que les voyageurs qui
se copient tous les uns les autres ne cherchent
point. Personne, par exemple, ne parle du
cimetière de Venise ; personne n'a remarqué
les tombes des juifs au Lido, personne n'est
rentré dans les habitudes des gondoliers, etc.
Vous verrez tout cela.

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

Les morts aiment qu'on parle d'eux
Or les vivants n'y pensaient guère.

LOUIS ARAGON

L'été

Flore, assoupie. C'est le début de l'été, sans un bruit. Le champ des morts dans l'île de San Michele. Un banc vert entre les tombes, près d'un cyprès gris, plein d'élan. Flore allongée, endormie, sans sourire. Flore au petit sommeil de morte, le chapeau rabaisé sur son visage pointu, les jambes ballantes.

Assoupie sur le banc vert : Flore. Quelque chose comme un sommet de la vie, une balise de survie. Je le sais. Je la regarde. La lumière est si bleue. Il y a des odeurs de buis chaud et de magnolia, des relents d'oiseaux morts, de lagune oiseuse. J'aspire ces haleines. Le ciel a pris ses aises, clair dans ces jours qui suivent le solstice. Elle a le visage que j'aime : celui des femmes emplies de la joie apaisée. Silhouette souple, ébauches de grâce, le sourire largement rose. Les bras effilés. Je chancelle.

Flore connaissait tous les recoins du cimetière, savait des dizaines d'épithètes par cœur, en italien, en latin, en français, en russe. Je me suis laissé convaincre. Après tout, San Michele est le seul cimetière à occuper toute une île. Un royaume des ombres profondes où cohabitent pour l'éternité veuves anonymes, gloires de la

littérature, musiciens oubliés, princesses russes, peintres, nourrissons fauchés par la maladie, militaires tués en mission, religieuses et prêtres morts sans mémoire... Ma connaissance de l'ancienne Cité des Doges était livresque, émaillée de madrigaux et de mandolines mélancoliques.

San Michele in isola, anciennement dite *Cavana de Muran* (« Abri de Murano », pour les pêcheurs). Juin bat son plein. Un goéland s'étrangle en jacassant, cap au nord. Le ciel a des bleus de glycine ; l'horizon de la mer s'est perdu dans la lumière. Silence. *Lux perpetua*. Un poète a parlé d'une mort somnolente et oublieuse. Lentement, je réveille Flore en relevant son chapeau, souffle sur son visage ; mon haleine dans ses yeux gris. Elle me lâche avec un sourire mou : « C'est le plus doux des repos, le meilleur sommeil, celui d'entre les tombes. Mais où étais-tu passé ? » J'étais heureux : Flore, la trentaine finissante, merveilleuse de joie et de vie, dans l'éveil.

Le cimetière, le *camposanto*, est un jardin, un parc arboré ; on y flâne, sans douleur ni chagrin, les pieds dans le gravier, les yeux aux aguets, parmi les allées, les bosquets, les parterres fleuris, les herbes claires et les terrasses. Les couleurs de la mort y sont vertes, pâles comme la pierre blanche d'Istrie ou le marbre, lumineuses comme un vitrail éclaté, rehaussé par les lueurs du crépuscule, les variations du jour, rouge ocré pour les murailles de brique qui depuis les années 1870 ceignent le cimetière, à fleur d'eau. On y est bien, dans le silence. Si bien, loin du temps et des destins. C'est aujourd'hui la Fête-Dieu : *Corpus Domini*.

Je pensais au dicton vénitien : *Ancuo in figura, doman in sepoltura* («Aujourd'hui en chair, demain en bière»).

San Michele : un petit opéra de chambre, composé de chœurs en paix. *Pace pace*. On peut s'y recueillir, respirer, lire, méditer, inventer des rêves. Fermer les yeux. La plupart des touristes l'évitent. Comme tous ces morts nous reposent, et nous aiment ! Ils nous invitent, un à un. Les odeurs sont faibles ou secrètes : cyprès brûlés par l'été, oiseaux en décomposition, magnolias en fleur, cire baveuse des cierges votifs, pierre mouillée des tombes, buis sec et feuilles jaunies, craquelées les jours d'automne. C'est Flore qui m'a appris à aimer ce petit royaume des ombres, alors que j'avais jusqu'alors toujours fui les cimetières. Un jardin, un havre, entre ciel et mer où dorment des écrivains chéris (Pound, Brodsky...) et les musiciens qui m'accompagnent (Stravinsky, Nono, Wolf-Ferrari...).



Flore m'avait indiqué un raccourci pour rejoindre la sépulture de Stravinsky. Je palpiais. C'est une sépulture sobre, située dans le carré orthodoxe, que les Vénitiens nomment le *recinto greco* ou encore le *reparto greco*, et qui porte le numéro XIV. On entend la lagune qui bat et rebat contre les murs roux de l'enceinte. Juste une dalle de pierre encadrée de porphyre rouge, sur la terre des morts. Un prénom, un nom, tracés en bleu outre-mer, et un peu plus bas une petite croix de métal, gravée. Un admirateur y a déposé quelques cailloux, un bouquet de fleurs rouges. À ses côtés, sur sa gauche, la même tombe sobre de Véra Stravinsky, sa veuve.

«Venise, inspiratrice éternelle de nos apaisements.» C'est l'épithaphe gravée en lettres d'or sur la sépulture de Diaghilev, distante d'une dizaine de tombes de celles de Stravinsky et de Véra.

ВЕНЕЦИЯ
ПОСТОЯННАЯ
ВДОХНОВИТЕЛЬНИЦА
НАШИХ УСПОКОЕНИЙ

Le monument de marbre et de pierre est surmonté d'une espèce de guérite arrondie où des ballerines dévotes ont déposé leurs chaussons de danse. Cela doit faire des années que deux paires sont là, décolorées, entre le rosâtre et le beige moisi, parmi quelques marrons desséchés et un bout de papier griffonné en russe.

Stravinsky a fait une dizaine de séjours à Venise ; il y a créé plusieurs œuvres, dont son unique opéra, *The Rake's*

Progress, au début des années 1950, et quelques pièces tardives et sacrées, comme l'âpre *Canticum Sacrum ad honorem Sancti Marci Nominis*, chanté en chœur dans la basilique Saint-Marc, sous la bienveillance du cardinal Angelo Roncalli, patriarche de Venise, élu pape en 1958 sous le nom de Jean XXIII.

Certains le prétendent: c'est à Venise que sont nées les premières mesures du *Sacre du printemps*, dans une chambre d'hôtel du Lido, alors que Stravinsky était aux côtés de son ami Diaghilev. Le compositeur est mort à New York aux premières heures du 6 avril 1971, pendant la semaine sainte, et avait voulu, croit-on, le cimetière de San Michele pour son dernier sommeil, loin de sa Russie natale. D'autres affirment que c'était la seule volonté de sa veuve, Véra.

Ses funérailles sont célébrées le 15 avril en la basilique de San Giovanni e Paolo, que les Vénitiens abrègent en zézayant: San Zanipolo, le panthéon gothique des doges, consacré à l'évangéliste Jean et à l'apôtre Paul.

C'est la foule des grands jours. La cité des lagunes fête le plus illustre de ses fils adoptifs. Les admirateurs refoulés se recueillent à l'extérieur, à l'ombre de la statue équestre du mercenaire Colleoni, jusqu'aux bords du rio dei Mendicanti. Il y a là, près des fresques et sous les toiles des maîtres du Cinquecento vénitien, des catafalques princiers, des reliques de saints, le monument dédié au martyr de Marco Antonio Bragadin, gouverneur vénitien de Chypre, écorché vif par les Ottomans après la défaite de Famagouste, à la fin du XVI^e siècle.

Derrière les caméras de télévision et les photographes, un vieillard barbichu, appuyé sur une canne et vêtu d'une cape à la Sherlock Holmes: Ezra Pound, l'Américain honni

et banni, le poète des *Cantos*, citoyen vénitien depuis une dizaine d'années. Pound, le *miglior fabbro* du siècle, le « meilleur artisan » qui avait chanté dans sa jeunesse « les marbres lisses érigés par les eaux battantes... »

Près de quatre mille personnes se pressent. La cérémonie funèbre s'ouvre sur un requiem du Napolitain Scarlatti, suivi d'un hommage convenu du maire de Venise. S'enchaînent ensuite des pièces baroques pour orgue, et les *Requiem Canticles* achevés en 1966 par Stravinsky, pièce foisonnante de percussions, de harpes déglinguées, de carillons, de piano frappé, de chœurs mélangés, et de grands accords de mort. *Libera me*. Puis l'archimandrite de Venise entame la liturgie orthodoxe. L'assistance se lève.

Le cercueil est couvert de gerbes de roses, sur l'étoffe noire marquée d'une grande croix de Malte. Véra est explorée comme au théâtre, aux côtés du chef d'orchestre et confident Robert Craft. Le silence est lent. Les chants byzantins s'élèvent dans des alléluias antiphoniques. « Je marcherai au large, comme dans un chemin spacieux, parce que je ne cherche qu'à accomplir vos préceptes » : c'est un psaume long et grave. Silence. Véra s'agenouille et baise le cercueil. On n'entend pas ses sanglots. Deux gondoles flanquées de lions dorés et ailés forment le convoi funéraire qui se dirige vers le cimetière marin, après être passé sous le pont des Mendicanti. Le ciel est d'un bel et tendre azur. Tout est lent. Avant la mise en terre, la procession passe par le cloître de l'église San Michele, parfumé de lauriers et de magnolias démesurés. Devant la fosse, le pape et ses acolytes entonnent des kyrie funèbres. Une première poignée de terre et un dernier adieu.

C'est dans ce carré orthodoxe que gît en paix depuis

l'été 1929 Serge de Diaghilev, le maître des Ballets russes. Le grand magicien, toujours coiffé d'un haut-de-forme, qui s'affirmait charmeur, charlatan et plein de brio. Par sa grâce et son audace, on a dansé sur Shakespeare, Théophile Gautier, Mallarmé... Stravinsky lui doit les ballets de *L'Oiseau de feu* et de l'hymne païen *Le Sacre du printemps*, ceux de *Pulcinella* et de *Renard*. Dans son livre de souvenirs, Serge Lifar relate le dernier voyage de l'impresario, l'éternel errant, qui rendit l'âme dans une chambre du Grand Hôtel du Lido, veillé par deux superbes excentriques, Gabrielle Chanel et Misia Sert : « Une gondole emmena son corps vers le cimetière Saint-Michel. Il dort maintenant, enfin apaisé, à l'ombre aiguë des cyprès, dans un immense et calme paysage de ciel et d'eau. Tout est calme, tout est serein dans l'île de Saint-Michel où repose Sergueï Pavlovitch. »





Fou de chagrin, Lifar avait tenté de se jeter dans la fosse, juste après la mise en terre de Diaghilev. Chaque année, il retournera à Venise, le 19 août, pour déposer une rose rouge sur sa tombe.

Paul Morand était arrivé quelques jours plus tard. Il avait connu celui qu'on a appelé le grand impossibiliste, une dizaine d'années auparavant : « Chaque fois que je vois passer, se dirigeant vers San Michele, un convoi funèbre, avec le maître de cérémonie debout derrière le gondolier de poupe, et l'ordonnateur adjoint à la proue, près d'un lion de saint Marc argenté, cachant son affliction sous ses ailes repliées, je pense au repos de Diaghilev, homme infatigable. »

Un quart de siècle plus tard, Jean Cocteau est une nouvelle fois à Venise. Avant d'aller visiter les maîtres verriers de Murano, en compagnie de son fils adoptif Édouard Dermit, de sa muse et protectrice Francine Weisweiler et de la fille de celle-ci, Carole, il va se recueillir sur la tombe de Diaghilev, après avoir flâné



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2014. N° 107576 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE